

JACQUES LECARME

La terreur dans les lettres

L'acte terroriste le plus simple n'existe que s'il est médiatisé, transmis par un message qui peut relever de l'information, de la fiction ou encore d'une sacralisation spectaculaire, jadis sur la scène du théâtre antique, aujourd'hui sur les écrans d'une télévision qui n'en finit pas de mettre en boucle l'Apocalypse et la Catastrophe. La Terreur est en effet aussi ancienne que la tragédie selon Aristote : celle-ci poursuit la purgation (ou l'épuration) des passions par la terreur (ou la crainte) et par la pitié (ou la compassion) qu'elles inspirent au spectateur envers les héros de la pièce.

*Affaire des
livres explosifs,*
musée de la
Préfecture de Police,
Paris.
photo © Louise
Merzeau.

C'est là cette *catharsis*, infaillible thérapeutique de la société honnête selon Racine, puis, transposée dans la psychiatrie, promesse de guérison pour les névroses, selon Breuer et Freud... Mais *représenter* la terreur pour l'inspirer au spectateur n'aboutit pas nécessairement à des effets dissuasifs. Il y en a aussi de très persuasifs, et le téléspectateur moyen peut penser que la mise en boucle des images du 11 septembre 2001, instauré en spectacle permanent, sacralisé par l'écran du village planétaire, a suscité bien des vocations terroristes. En effet, depuis *Les Possédés* de Dostoïevski jusqu'aux *Conquérants* de Malraux ou aux *Chiens de paille* de Drieu La Rochelle, la figure du terroriste, qu'elle soit condamnée, célébrée ou simplement décrite par le romancier, brille d'un éclat incomparable, qui est celui de l'héroïsme, individuel et révolutionnaire à la fois. La violence des partisans sera toujours plus romanesque que la non-violence des pacifistes. Mais là aussi, les effets de la fiction sont incertains et aléatoires. Pour cette variante de la peur que constitue *l'inquiétante étrangeté*, Freud faisait cette remarque toute simple, mais fondamentale : « dans la fiction, bien des choses ne sont pas étrangement inquiétantes qui le seraient si elles se passaient dans la vie et, dans la vie, il existe bien des moyens de provoquer les effets d'inquiétante étrangeté qui, dans la fiction, n'existent pas ». Mais le même Freud en était réduit aux seuls textes littéraires pour établir une catégorie psychologique, de même que nous autres, nous ne connaissons la grande terreur que par les romans délectables de Stephen King ou par les films d'horreur de Stanley Kubrick (*Shining*) ou de John Carpenter (presque tous signés du même). Et, pas plus que Freud, nous ne parvenons à expliquer comment, passant du réel au fictif, le spectacle de la terreur n'inspire plus une horreur légitime, mais des frissons de plaisir : infaillibles sont les bénéfiques esthétiques de la Terreur en général, du Terrorisme en particulier, dans l'ordre de la fiction, littéraire, cinématographique, télévisuelle. Ils sont si puissants que l'on va préférer aborder le champ littéraire par des essais plutôt que par des fictions, par Jean Paulhan plutôt que par Malraux, Camus ou Sartre : on peut espérer y trouver plus d'intelligibilité, moins d'affectivité, et quelques outils peut-être piégés.

Jean Paulhan et la terreur dans les lettres

Jean Paulhan, de tous les écrivains français, est le premier à être entré dans une résistance active contre ce terrorisme d'État qu'est une Occupation par le vainqueur. Son arme n'est pas la mitraillette, mais la machine à écrire. Il

fonde *Les Lettres françaises*, journal clandestin, qui approuvera et célébrera les actes terroristes des résistants par des poèmes qui deviennent affiches et tracts. C'est aussi une manière de lutter contre cette Terreur tournée contre les livres, qui interdit les publications des auteurs juifs ou anti-fascistes : la « liste Otto » a été composée par le syndicat des éditeurs français à la demande des autorités allemandes. Elle met en œuvre le terrorisme de deux États contre la liberté de publication, avec un arsenal de sanctions et de répressions. À la surprise générale, mais d'une manière fort logique, Paulhan attendra les années 1944-1950 pour faire l'anatomie de cette Terreur d'État anti-littéraire, à propos de la « liste noire » du Comité National des Écrivains. Au nom des valeurs littéraires et intellectuelles, il condamne l'épuration des écrivains, et la Terreur qui l'accompagne, avec son cortège de procès expéditifs, de condamnations, d'exécutions, et de proscriptions morales qui peuvent tourner à l'interdiction professionnelle. Un débat général et véhément s'ensuit, dont on trouve les pièces dans *La paille et le grain* (1948) puis dans la *Lettre aux directeurs de la Résistance* (1951). Seul contre tous, Paulhan soutient que la Terreur qui vient du pouvoir d'État constitue une trahison par rapport à la littérature et à la Résistance, et surtout que cette Terreur obéit à la redoutable tentation de la pureté. L'épuration, tragique dans ses effets, lui semble une comédie grinçante dans les mobiles qui l'animent. Paulhan semble alors le seul homme de gauche à s'en prendre à ce mythe de la naissance de la France moderne : par la Terreur instituée en 1793-1794, par la peur décrétée, par l'épuration permanente, la France républicaine s'est constituée en éclat et en gloire.

Il s'agit de textes politiques, où les écrivains ne sont évoqués qu'au hasard de leurs engagements dans les guerres du temps. Mais Paulhan est allé beaucoup plus avant dans les relations essentielles de la Terreur et de la Littérature, et sur un plan beaucoup plus théorique, dans l'essai intitulé *Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les lettres*, publié en 1941, mais écrit bien avant cette date. On résumerait grossièrement cet essai piégé et biaisé en disant que la Littérature est issue d'une dialectique antagoniste entre la Terreur (critiquée) et la Rhétorique (réhabilitée), comme les forces contraires de l'Arc et de la Lyre donnent à la corde tension et efficacité. Mais il le faut bien, car le lecteur, souvent excédé, se demande de quelle Terreur peut bien parler Paulhan, quand il qualifie de terroristes tous ceux qui dénoncent le pouvoir des mots et l'insuffisance du langage, Bergson étant désigné comme leader terroriste de la faction « misologue ». C'est là le coup de force, familier à Paulhan, que de déplacer sur le plan du langage une terminologie et

une problématique portant sur la politique et la guerre. Son astuce (mais n'est-il pas trop astucieux ?) est de relier la Terreur littéraire à la Terreur historique par la citation du conventionnel Joseph Lebon, énonçant en août 1793 – millésime unique de la Terreur institutionnalisée : « Le tribunal révolutionnaire d'Arras jugera d'abord les prévenus distingués par leurs talents »¹. Ainsi s'esquisse une relation contingente entre littérature et Terreur, puisque c'est le talent, supposé littéraire, et la distinction découlant d'une maîtrise aristocratique du langage qui vont déterminer la priorité des accusations, et donc des condamnations. Or, le principe de la Terreur réside dans l'assimilation des prévenus et des condamnés, et dans celle de la condamnation à l'exécution. Seule la peine capitale met fin au langage : les têtes doivent tomber, et de préférence celles des orateurs, des écrivains et des savants. Peut-être le terrorisme constitue-t-il un message, mais il a bien pour objectif la mise à mort des sujets parlants et la cessation d'échanges verbaux. Michelet déjà résumait joliment ce programme par ce raccourci : « Robespierre terrorise ses ennemis par l'attente d'une épuration »². Saint-Just était plus clair dans sa définition de la Terreur : « La société doit s'épurer. Qui l'empêche de s'épurer veut la corrompre, qui la corrompt veut la détruire »³. Quand Paulhan invente le terme de « misologue » pour désigner les ennemis du langage et les obsessionnels de la pureté, il serait en droit de l'appliquer aux inventeurs du terrorisme, qui inventent aussi, par la guillotine, la sortie du langage tant souhaitée par tant d'esprits.

Cette Terreur à la fois intra-littéraire et anti-littéraire se caractérise par la dénonciation permanente des clichés, stéréotypes, lieux communs, figures et fleurs de rhétorique d'un côté, de l'autre, par la revendication farouche de la différence, de l'originalité, de l'absence. Terrorisé, l'écrivain ne pourra plus écrire librement ni innocemment, il ne pourra recourir à cette rhétorique dénoncée comme suprême défaut du langage et trahison de la pensée. Les Terroristes, qui sont le plus souvent des critiques ou des polémistes, fonctionnent ici comme des accusateurs publics : le cliché, le verbalisme, le lieu commun, le vide des mots sont toujours dénoncés chez les autres, ils ne sont jamais perçus par celui qui écrit ni même par celui qui se relit. Mais tout n'est pas faux dans ce mythe du pouvoir (menteur) des mots qu'agite la Terreur. Après avoir dénoncé là une illusion, le retors Paulhan la récupère comme une illusion nécessaire, telles ces illusions d'optique rentables et efficaces : sans l'illusion véridique du mouvement par l'effet des vingt-quatre images à la seconde, il n'y aurait jamais eu de cinéma. Et dans un parcours brisé que l'on ne suivra pas ici, Paulhan va montrer la littérature établissant son

1. Paulhan Jean, *Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les lettres*, Éd. Gallimard 1941, rééd. coll. idées, Gallimard, 1973, p. 37
 2. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, éd. Hetzel, T. IV, p. 145.
 3. *Ibid.*, T. IV, p. 222.

site entre le pouvoir révolutionnaire de la Terreur et le pouvoir institué de la Rhétorique. Sans cette coexistence conflictuelle, entre défiance et confiance en lutte, elle cesserait d'exister. Et peut-être est-ce le langage, en son ensemble, que Paulhan veut ici théoriser, à partir de son expérience de la littérature.

La Terreur historique a toujours tendu vers la purification et en a toujours tiré sa légitimité spirituelle. La vieille purgation, la moderne épuration en sont des variantes. Plus généralement, la violence destructive a toujours été convaincue, en éliminant les impurs et en effaçant la souillure de leur existence, de rendre les purs encore plus purs, et parfois de plus en plus rares. La Terreur dans les lettres, c'est, selon Paulhan, le soin mis « à distinguer les phrases pures des impures ». Le lecteur ne voit toujours pas de quels terroristes il s'agit, puisque tous les critiques, grammairiens, régents de collège, doctes et lettrés se sont adonnés à cet exercice avec ardeur, sans le pousser cependant jusqu'à l'interdiction de l'écriture... C'est presque à la fin de son essai que Paulhan désigne les surréalistes comme des fleurs du terrorisme, d'une manière décisive. Refusant et dénonçant le verbalisme, postulant un en-deçà ou un au-delà innocents du langage, ils apparaissent comme un exemple privilégié de l'erreur de la Terreur : « Ce sont d'autres mots qui établissent que l'on a échappé aux mots. D'où vient qu'un poème surréaliste s'imite plus aisément qu'un sonnet ? L'écrivain de Terreur, en cette aventure, fait étrangement songer à Gribouille qui se jette à l'eau pour éviter la pluie »⁴. S'il est permis d'être plus brutal, les surréalistes ont bien su pratiquer une Terreur très efficace à long terme, en disqualifiant les impurs et les vieux, en célébrant l'intrusion des purs et des jeunes. Ils n'ont pas reculé devant les violences extra-langagières qu'ils ont mises en scène comme des comédies de la Terreur, inoffensives, peu risquées, mais spectaculaires. Ils ont réinventé un style de l'évaluation et de la dévaluation littéraire, qu'on pourrait qualifier métaphoriquement de terroriste. Ils ont pratiqué la polémique exterminatrice, à l'égard des vieux maîtres à écrire qui, un siècle après, ne s'en sont pas relevés, tel Maurice Barrès, Anatole France, Pierre Loti. Ils l'ont radicalisée vis-à-vis des membres du groupe lui-même : cette auto-épuration acharnée finira par la réduction du groupe à son leader accompagné de son unique militant. Certes les exclus survivront en général, hormis quelques suicides tragiques, mais presque tous en garderont des blessures inguérissables. Les calembours pas très drôles visant Jean Cocteau et Salvador Dalí étaient des essais de mise à mort et de mise hors-jeu. Ils ont échoué, mais bénéficient toujours d'un souvenir complaisant dans la mémoire commune. Par ailleurs, l'adhésion du surréalisme au bolchevisme, au léninisme, puis

4. Paulhan, *Fleurs de Tarbes...*, op. cit., p. 133.

au trotskisme, son allergie aux procédures démocratiques, sa fascination pour les crimes à succès et les violences bien parisiennes vont dans le sens d'une connivence avec le terrorisme, plus jouée qu'effective. Certes, il ne faut pas ici atténuer le conflit personnel et fondamental entre Breton et Paulhan. En 1927, le premier écrit publiquement au second : « Je vous tiens pour un con et pour un lâche ». Il se voit répondre : « Je vous tiens pour aussi fourbe que lâche ». Un duel très littéral, à l'épée, proposé par Paulhan, décliné par Breton, est évité, au moins le sang n'a-t-il pas coulé ! Mais dans la *NRF* d'octobre 1927, une note de Jean Paulhan (signée Jean Guérin) pose bien l'enjeu du conflit, très précisément médiologique : « Une seule conviction demeure aussi bien commune aux surréalistes et à leurs plus violents adversaires : la haine ou le mépris de la littérature »⁵. Au « misologue » que figure bien Breton s'oppose le « philologue » que pourrait jouer Paulhan, si on entend par là défiance ou confiance envers le langage. Au terroriste virtuel s'oppose le touriste appliqué, pour reprendre un vieux *lapsus* coutumier de l'Occupation⁶, et au misanthrope d'une action violente restreinte à la production de textes ravageurs, le philanthrope de la civilité et de l'urbanité. Mais Paulhan est assez lucide, dans son essai sur la Terreur, pour reconnaître avoir été un terroriste avant de dépasser la Terreur par son antidote, la rhétorique, tout en maintenant cette Terreur comme condition de la Maintenance, suprême paradoxe.

Terreur et maintenance

Il y a bien eu, Paulhan n'en démord pas, une erreur fondamentale des Terroristes, qui est l'Angélisme, et qui concerne, vis-à-vis du langage, l'esprit et la matière, soit, dans un vocabulaire moins ancien, le signifié et le signifiant. Mais il y a aussi un mouvement paradoxal et un renversement de valeurs dans le parcours du jardin public de Tarbes. La Terreur a d'abord été opposée à la rhétorique : elle la traque, la dénonce à tout propos. Mais elle va devenir elle même une Rhétorique généralisée. Elle s'accomplit dans l'expansion d'un art poétique, et l'exemple d'André Breton, éventuellement, le confirmerait assez. Pour une fois lyrique, Paulhan a le sentiment d'avoir réussi dans son essai expérimental une grande transmutation des valeurs : « Le grand événement des littératures, ce passage des sottisiers à la rhétorique, et des Terreurs aux Maintenances – où l'histoire des Lettres n'est pas seule intéressée »⁷. Paulhan n'a pas ainsi mis fin à la Terreur, insubmersible,

5. Cité dans Jean Paulhan, *La vie est pleine de choses redoutables*, éd. Claire Paulhan, 1997, p. 249.
6. À l'officier allemand qui le traitait de terroriste, Malraux aurait répondu qu'il n'était qu'un simple touriste.

mais délivré les victimes de la Terreur de « quelque mauvaise conscience et (de) cette crainte d'être dupe, qui fait les dupes ». Depuis, d'ailleurs, la Terreur, dans sa version majeure, c'est-à-dire surréaliste, est devenue un héritage, un patrimoine, une matière à exposition nationale et sa maintenance, sa sur-exposition institutionnelle n'inspirent aucune inquiétude. Il y aurait même excès dans ce retour à l'ordre et à l'état dominant. Paulhan aura d'ailleurs été un bon prophète car dans l'issue de son essai, évitant toute conclusion (à part le grinçant « mettons enfin que je n'ai rien dit »), il admet que subsistent deux figures littéraires polarisées l'une vers la Terreur, l'autre vers la maintenance. Pour mieux dire, il voit un seul patron structurel et médiologique, qu'il qualifie de *support*, mais présenté en interne dans un cas, en extériorité dans l'autre. On terminera sur Paulhan par cette citation qui indique bien chez son auteur une perspicacité médiologique avant la lettre, guère étonnante chez celui qui s'était donné pour modèle du critique Félix Fénéon, celui-là même qui en 1894 fut accusé et acquitté au Procès des Trente, aux côtés des grandes figures de l'anarchisme : « Ainsi dirait-on encore que le *support* de l'œuvre, le système de l'expression – et si l'on aime mieux la rhétorique (au sens courant du mot) – se trouve en Maintenance, dissimulé comme le squelette d'un mammifère, mais en Terreur, comme la carapace d'un crustacé : Théophile Gautier le porte au-dehors, comme un homard. Mais Racine, au-dedans, comme un taureau »⁸.

Reste une question, que ne se pose pas Paulhan : qu'en est-il des effets de lecture de son essai sur la terreur, qui est aussi un essai contre la terreur ? Constamment brisé, fuyant le lié propre à la rhétorique, il abonde en traits rapides, cruels, imprévus ! De même que le spectateur de la tragédie racinienne est plus enclin à la terreur qu'à la compassion, le lecteur de Paulhan, intimidé sinon terrorisé, a l'impression fort irritante qu'il ne résoudra jamais les énigmes posées par Paulhan. N'y aurait-il pas une relation sadique entre l'auteur et le lecteur, chez celui qui a effectué principalement le retour de Sade au XX^e siècle ? Le lecteur reconnaît bien en Paulhan son maître, mais en a assez d'être son esclave et rêve à des génies plus fraternels.

Ce n'est que par déplacement métaphorique que l'on a pu parler de « Terreur dans les lettres ». Cette terreur-là ne tue pas, littéralement, matériellement au moins. Mais de la Terreur historique, les lettres se sont si bien occupées que nous leur devons l'image même de la Terreur que nous tenons pour le dépôt sacré de la mémoire collective. Peu importe, d'ailleurs, que l'on soit des partisans de 1793 ou des adversaires : l'image est la même avec une commune ambivalence.

7. Paulhan, *Fleurs de Tarbes...*, op. cit., p. 145
8. *Ibid.*, pp. 157 et 158.

Michelet engendra Malraux

Malraux et Sartre ont consacré une partie de leur œuvre à la Révolution, c'est-à-dire à la Terreur, plus portés sur 93 que sur 89, et craignant plus que tout le syndrome de Thermidor. Ils n'étaient d'accord sur rien ou presque, du moins au même moment, car le Sartre des années 1950 rejoue à son insu le Malraux des années 1930, à propos de la révolution bolchevik et de la Russie soviétique. Mais ils ont l'un et l'autre reconnu leur filiation envers Michelet. On peut supposer que leur représentation de la Terreur, et aussi le style de la représentation, découlent d'une lecture adolescente de *L'Histoire de la Révolution française* de Michelet, popularisée par l'éditeur Hetzel, ornée de gravures fascinantes (d'ailleurs évoquées dans *La Nausée* de Sartre). L'hypothèse serait donc celle-ci : Michelet a engendré Malraux et Sartre en inventant, pour narrer la Terreur, une écriture épique combinant les effets de terreur et de liberté. La Terreur, sacralisée, n'est plus un exercice de gouvernement révolutionnaire, c'est le seul mode narratif, le seul modèle théorique de la Révolution en marche.

Qui n'a pas lu Michelet dans son intégralité ne peut imaginer la force de son style, de sa vision, de sa représentation, ni la fascination qu'à travers lui la Terreur exerce sur son lecteur. Certes, Michelet préfère les Girondins aux Montagnards et Danton à Robespierre. Mais il confère, en son récit, à la Terreur républicaine le pouvoir d'instaurer une nation unie par la fraternité et par la loi, alors qu'il fustige la Terreur vendéenne. Les acteurs de la Terreur, quelle que soit la violence barbare des affrontements, lui semblent témoigner de la foi vive dans la Loi et du culte de l'idée. Dans les exécutions en série des protagonistes, il surprend « les sublimes éclairs de la fraternité, des lueurs anticipées de la réconciliation »⁹. La fraternité, cette valeur suprême de la gauche des années 1930, ne pouvait naître que de cette terreur que Robespierre désignait comme une épuration permanente : le plus beau spectacle, disait-il, serait celui de la Convention s'épurant jusqu'à son extinction, par vertu. Les organisateurs de la Terreur sont s'ailleurs résolus, le moment venu, à s'offrir en victimes expiatoires aux nouveaux vainqueurs. Thermidor est programmé dans les esprits dès le début de l'auto-destruction par la guillotine, et Michelet, comme naguère Chateaubriand, note les effets érotiques et aphrodisiaques de la terreur : devant la mort proche, plus rien ne compte, si ce n'est de faire l'amour. C'est l'épopée de la naissance d'une nation et la Terreur, comme une déesse-mère, est l'accoucheuse de la société républicaine. La narration est toujours chargée d'une électri-

9. Michelet, *Histoire...*, op. cit., T. III, p. 357 et 358.

citée à très haut voltage, proche du court-circuit ou de l'implosion, entraînant le lecteur dans une transe révolutionnaire qui confine à la possession par une Terreur immanente à la Révolution et à son devenir. Certes, il connaît la fin et sait que Robespierre à Thermidor sera guillotiné, mais il subit un *suspense* intenable, captivé, capturé, agité jusqu'au vertige. Il ne sait plus s'il doit craindre le retour de révolutionnaires prêts à changer le monde ou, au contraire, espérer le retour des époques épiques où un nouveau monde naît des ruines de l'ancien. On retrouve ici le problème posé par Freud et qui ne trouvera pas de réponse : comment le récit tragique des horreurs ininterrompues de la Terreur peut-il, chez le lecteur, devenir la source d'émotions et d'enchantements qui ne doivent rien à la délectation et au plaisir, mais plutôt aux rituels sacrés de l'évocation et à la magie de la divination ? Pourquoi cette si longue terreur laisse-t-elle place à l'espoir, à la fraternité, et non pas, comme dans la réalité historique, au Consulat et à l'Empire ? En bon poète épique, Michelet s'arrête à Thermidor et ajoute une « Préface à la Terreur », laquelle prend l'allure d'une apologie d'après-coup.

Malraux n'a évoqué le terrorisme que par la voie de trois de ses fictions, et jamais un roman ne constituera une thèse, un plaidoyer, un programme. Cependant, dans *Les Conquérants* (1928), une conjonction s'opère entre héroïsme et terrorisme : Garine est celui qui a compris que la terreur est inévitable et Hong, que le terrorisme est la seule issue des condamnés. Ce n'est tout de même pas hasard que le premier mot de *La Condition humaine* - Tchen – désigne le pur terroriste, meurtrier saisi au moment du meurtre à accomplir. Le même Tchen, face à Souen et à Peï, projette de se jeter avec une bombe sous les roues de la voiture de Tchang Kai-Chek et découvre face à la mort « une telle passion (qui) aspire à se transmettre ». À Souen qui lui demande s'il veut faire du terrorisme « une espèce de religion », il hésite à répondre s'il s'agit du sens de la vie ou de la possession complète de soi-même. En fait, lors de l'attentat, Tchen revendique bien le terrorisme comme mystique et comme héroïsme irrémédiablement solitaire. Ne donne-t-il pas la formule même du terrorisme révolutionnaire, quand il dit savoir « de quel poids pèse sur toute pensée le sang versé pour elle » ? Il y a le sang à verser, mais aussi l'encre pour transmettre : Peï, celui qui sait écrire et qui préparait « une idéologie du terrorisme », pourra, en racontant l'acte de Tchen, le transformer en martyr ou héros et multiplier les futurs Tchen. Tchen agit et meurt, seul, un contre tous, et il échoue d'ailleurs à liquider Tchang Kai-Chek – mais son suicide est la plus belle victoire du roman. Relayé par la presse révolutionnaire, il est le meilleur agent de transmission des valeurs de la révolte. Le terrorisme est

bien ici une idéologie, une mystique, une stratégie. Il assure au héros une manière d'extase volontariste dans l'autodestruction programmée. On a beau être dans un roman, il est difficile de trouver plus d'héroïsme exemplaire ! Ajoutons cependant que le Malraux de *L'Espoir*, prenant le point de vue du gouvernement républicain, rompt complètement avec les fascinations de l'Apocalypse et les tentations de la Terreur.

De Michelet à Sartre ou la fraternité terreur

Michelet n'est pas simplement un historien épique, c'est un inventeur de concept. Et on peut trouver chez lui, sinon le terme, du moins la notion de cette *fraternité-terreur* dont Sartre fera la phase privilégiée du devenir du groupe révolutionnaire, considéré comme le modèle envisageable du groupe humain accédant à l'Histoire. Le lecteur intrépide se reportera à la *Critique de la raison dialectique* (1960). La dialectique du groupe en fusion, unie par le serment, va passer par une « libre violence faite par les hommes au malheur et à l'impossibilité de vivre »¹⁰. Seuls les auteurs « réactionnaires » selon Sartre peuvent opposer « Espoir et Terreur, Liberté souveraine en chacun et violence exercée contre l'autre, hors du groupe et en lui. » Il y voit, lui, les structures essentielles du groupe révolutionnaire et surtout les antinomies fécondes d'une dialectique de l'Histoire. Aussi, après Michelet et d'après Michelet, Sartre étudie, interprète, théorise les conduites des manifestants révolutionnaires, sans oublier Joseph Lebon, sur lequel il écrit soixante feuillets inédits. Et dans un vertige d'écriture qui aboutit à des paragraphes de vingt pages compactes, Sartre conduit un lecteur harassé du groupe à l'Histoire sans jamais perdre de vue une violence devenue principe universel du processus révolutionnaire. « De toute manière, chacun est épurateur et épuré et la Terreur *n'est jamais* un système qui s'établit par la volonté d'une minorité mais la réapparition [...] du rapport fondamental de groupe comme relation interhumaine ; après cela, la différenciation peut ou non créer un organe spécialisé dont la fonction est de gouverner selon la terreur. Dans un groupe-terreur, mon lien à mon frère est terreur : l'acte régulateur par lequel il m'unit à tous me donne un répit pour moi parce que je suis constitué dans le groupe et parce que mon exil se dissout ; mais il le détermine du même coup comme à la limite de l'intériorité ».

Le terrorisme est devenu ici la valeur suprême de l'entreprise révolutionnaire. À peu près à la même date, dans sa préface des *Damnés de la*

10. J.-P. Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, 1960, p. 428.

terre, Sartre lancera un étrange appel à un terrorisme tiers-mondialisé. En fait, qu'il s'agisse de l'Histoire, de la fiction, de la théorie philosophique, les textes que l'on vient d'envisager sont tous des hymnes au terrorisme, produisant tous des effets de terreur fascinée chez les lecteurs. On comprendra l'impopularité de l'essai de Paulhan. Comme si, héroïquement, il avait voulu enrayé une tentation terroriste propre à la littérature même, aussi bien du côté de ses représentations que de ses effets. Mais Aristote, déjà, s'en doutait.